

CHARLES PÉGUY

CLIO

nrf

GALLIMARD

© *Gallimard, 1932.*

CLIO

DIALOGUE DE L'HISTOIRE ET DE L'ÂME PAIENNE

— J'ai fait, dit-elle, (comme) soucieuse, et se parlant à elle-même tout en commençant de m'adresser la parole ; ruminante en soi-même ; mâchant des paroles de ses vieilles dents historiques ; marmottante ; marmonnante ; mâchonnante ; soucieuse, ayant pris soudain un air sérieux, comme pour de rire, les sourcils froncés, le front froncé, j'ai fait ce travail moi-même. On n'est jamais si bien servi que par moi-même. J'ai (donc) fait cette recherche. C'est mon office et mon métier et ma raison d'être et mon ministère. C'est *ma force et ma joie et mon pilier d'airain!* Faire une recherche, faire des recherches, mots voluptueux ; tout pleins, tout gonflés des promesses ultérieures. J'ai tant prescrit de recherches, j'en ai tant fait faire à ces jeunes hommes, mes jeunes hommes, qu'il fallait bien que j'en vinsse à mon tour à en faire encore une moi-même. *Sombre fidélité pour les choses tombées.* Après ce sera peut-être ma fin. Mots voluptueux, tout pleins de mémoires, tout pleins de souvenirs, tout gonflés des anciennes promesses, des voluptés anciennes, des anciennes promesses (à développement) ultérieures. Je me croirais encore au temps de ma vieillesse. D'autres

se croiraient encore au temps de leur jeunesse. Mais je suis si vieille que ma vieillesse même se perd dans la nuit des temps. Vous croyez toujours que je plaisante, et vous le dites, que je fais des plaisanteries, qui seraient sottes. Que vous faites stupides. Quand vous les rapportez. Si vous saviez combien je suis malheureusement triste, et quelle détresse masque toutes ces facéties. Je suis une pauvre vieille femme sans éternité : moins que rien ; une loque ; un vieux chiffon de femme. Orgueilleuse, et creuse, de tant de passé, à ce que je dis, je suis donc sans (aucun) avenir. *Les regrets de la belle hëaulmiere*, c'est moi qui fus la belle heaumière ; *La belle qui fut hëaulmiere*, dit le texte. Qu'est-ce qu'une femme, une (pauvre) vieille femme sans son éternité ? Qu'est-ce qu'il en reste ? C'est moi qui fus la belle Clio, si adulée. Comme je triomphais au temps de mes jeunes réussites. Puis l'âge vint. Moi aussi j'ai connu les victoires de la maturité, les victoires aux hanches lourdes. J'ai mis tout mon bien en viager. Combien d'autres, qui ont moins triomphé, touchent à l'âge où elles auront tout, où elles toucheront tout. Et moi je touche à ce même âge où je n'aurai plus rien. Alors j'essaie de me tromper. Je me livre à *des travaux*, à ces travaux ingrats qui me consomment comme un sable altéré, je me consume dans ce désert sans fin. Je présente ainsi un spectacle lamentable, je fais un objet pitoyable, à voir, qui briserait le cœur le plus dur. Moi, l'histoire, je trompe le temps. Ces recherches me rappellent mon jeune temps. C'est-à-dire le temps de ma jeune vieillesse. J'aime beaucoup mes jeunes amis. Je les estime presque. Mais quand on leur donne des recherches à faire, quelquefois on ne les voit jamais revenir. Il y en a qui sont trop bêtes, de ces jeunes amis. Ils prennent au sérieux, au pied de la lettre, mes enseignements, mes célèbres méthodes. Pour moi je suis sotte, vous le dites, vous

le savez, mais je ne suis tout de même pas aussi bête que vous me faites. Je sais très bien, parfaitement je sais que jamais on n'en sortirait. Aussi mes bons élèves, c'est pour cela que mes meilleurs élèves n'en sortent pas. Ceux-là je les méprise, beaucoup, et je les estime ensemble et autant. Je les méprise infiniment parce qu'ils me prennent au sérieux, les malheureux, et mes enseignements et mes méthodes, et que naturellement ils ne peuvent pas s'en tirer. Les sots. Nous savons bien que s'il fallait *épuiser la littérature* d'un homme et d'un sujet avant d'en écrire, avant d'en enseigner, avant d'en traiter, avant d'en faire un livre, un cours et conférences, une note même pour les *Archiv* et une imperceptible notule, avant d'en penser même, s'il fallait aussi et encore plus épuiser la réalité d'une question, hein, ça nous mènerait loin. Nul ne verrait jamais le bout de rien. Nul ne verrait la fin du commencement. N'est-ce pas, il faut se faire une raison. Quand je parle d'épuiser une question, tout le monde comprend bien qu'il ne s'agit point de la réalité, de mon ennemie, de ma grande ennemie la réalité, tout le monde entend que je ne parle pas, que je ne pense pas à épuiser cette odieuse réalité. Cette odieuse femme. Cette femme éternelle. Parce que tout le monde est bien gentil avec moi. Qu'il ne s'agit que de perlustrer, d'arroser du regard, de parcourir un certain nombre, généralement considérable, de documents, de recenser un nombre, qu'il faut énorme, de monuments. Du moment que c'est gros, pour moi c'est *comme si* c'était complet. Un livre, un ouvrage, un travail énorme ne peut pas ne pas être épuisant. Il inspire une sorte de respect, et d'effroi, comme je le veux, non seulement qui me suffit, mais qui remplace avantageusement pour moi le respect de la réalité. La paix régnait, et tout le monde était content. Le contentement planait. Seulement il y a ces veaux, qui ne veu-

lent rien savoir, ces jeunes veaux, *vituli*, nos jeunes amis, *vitelli*, nos jeunes camarades, qui font semblant de ne pas comprendre, des godelureaux enfin, des jouvenceaux, *juvenci*, des béjaunes, qui se mêlent de vouloir épuiser *réellement* la réalité. Alors on ne les voit jamais revenir. Vous comprenez. Ce sont les mauvais esprits. Ils ont l'esprit philosophique, ce microbe ; l'esprit métaphysique et métaphysicien, ce virus ; l'esprit, le goût réaliste, cette peste. Messieurs sont philosophes. Et avec cela, messeigneurs. Avec votre *épuisement de la réalité*. Je commence à le savoir, votre épuisement de la réalité. Que vous faut-il, que voulez-vous de plus ? Tout doux, mes enfants, mes chers petits agneaux. Vous n'en sortirez point de sitôt, mes doux enfants ; la porte de sortie, par où vous sortirez, n'est point tout près d'ici. Je les nomme familièrement les *tonneliers*. Vous comprenez. A cause du tonneau des sœurs Danaïdes. Riez donc. Récriez-vous. Non. Renchérissez. C'est une plaisanterie très spirituelle, puisqu'elle est de moi. Toutes mes plaisanteries sont toujours très spirituelles. C'est toujours du moins ce que tout le monde me dit. Puisqu'elle est archéologique, naturellement, comme tout ce que je fais. Généralement quand je fais une plaisanterie tout le monde avoue que c'est très drôle. Parce que je dispose de beaucoup de chaires dans l'Université du Gouvernement. Et il y a les bourses de licence ; et les bourses d'agrégation ; et les bourses de doctorat ; et à présent les bourses de voyage. Les bourses ne donnent pas toujours de l'esprit à ceux qui les reçoivent : elles en donnent toujours à ceux qui les distribuent. Il y a même les croix et aussi quelques bannières. Alors tout le monde me trouve une personne très spirituelle. Et moi aussi, emportée par ma puissance et le respect qu'on me témoigne, je commence aussi ; entraînée par l'exemple moi aussi je *m'accorde* à me trouver une personne très spirituelle.

Je n'en abuse pas. Dans l'État. Vous savez que je ne suis pas méchante. Pour une personne aussi importante. Temporellement aussi puissante. Et que quand je lance de ces plaisanteries stupides, mon cœur est ailleurs, ma pensée absente. Combien d'autres à ma place abuseraient d'une puissance aussi souveraine aussi incontestée. J'aimerais aimer. Comme celle qui fut j'ai mis tout mon bien dans le temporel et j'ai eu de grands triomphes dans le temporel dans le temps, et nulle n'a eu de plus grands triomphes que moi cette heaumière et moi qui fus j'arrive au temps que je ne serai pas, car j'arrive, comme celle qui fut je suis arrivée au temps que le temporel ne se refait pas, ne s'obtient plus, je suis parvenue à l'âge où le temporel ne sert (plus) de rien. J'aimerais, j'eusse aimé aimer. Je suis aujourd'hui une vieille femme toute pleine, toute atteinte de mélancolie. Neuf sœurs naquirent dans la maison de ma mère. J'étais la première née. C'est un dur métier, vous le savez, que d'être l'aînée, la première venue au monde dans une maison où il y a tant de filles. Ça fait des familles véritablement très lourdes. J'étais la sœur aînée, la célèbre sœur aînée. C'est moi qui débarbouillais tout ce petit monde. Je le devais. Je m'en acquittais avec beaucoup de dévouement. Mais le dévouement n'est pas ce qui fait la beauté des filles. Surtout des filles païennes. Or je suis venue au monde à l'âge païen dans une humanité païenne. J'étais la petite mère. Comme dans toutes les familles nombreuses. Tous les matins c'était moi qui les envoyais à l'école et je leur faisais mes recommandations, je leur recommandais, je leur disais d'être bien sages. Sages, comment elles le furent, vous le savez, mais vous (ne) le savez (que) par moi. On ne sait rien que par moi. Et quelle fortune elles en eurent, les petites sœurs, et comment, à force d'être sages en classe, quelles fortunes, diverses, elles en obtinrent, quels avancements

elles en reçurent, qui toutes pourtant aboutirent ensemble et se rencontrèrent à composer ce que vous nommez, d'après moi, et ce que vous nommerez éternellement la sagesse antique. Ce que vous serez toujours forcés de nommer la sagesse antique. Elles étaient jolies comme des cœurs, les toutes petites, les petites païennes ; jolies à croquer. Ah ça leur a servi de suivre les conseils que je leur donnais tous les matins, en leur mettant leurs petits tabliers blancs, d'être bien sages à l'école du maître Apollon, notre oncle. Elles furent, en effet bien sages, plus que bien : sages ; sages et de toutes ces infantes sagesse composèrent ce que vous serez éternellement contraints de nommer la sagesse antique : cette invention, unique ; cette institution composée, née d'une seule race, inventée, forgée, plus qu'imaginée, créée, enfantée par une seule race et dans une seule race, née d'un seul peuple et poussée, tiédie, fomentée d'une seule terre pour l'humanité. Notre oncle Apollon leur faisait l'école. Nous l'appelions notre oncle, parce qu'il nous faisait l'école ; mais il était en réalité notre cousin germain, du côté de notre père. Ou plutôt il était notre frère même. Le même sang divin coulait dans ses veines. Seulement nous l'appelions notre oncle, parce qu'il était (un divin) instituteur. C'était déjà la grande querelle des Apolliniens et des Dionysiens. Vous en avez entendu parler. Tous deux Dieux, tous deux fils du même père ; mais non point hélas de la même mère. Tous deux nos frères, du côté de notre père ; et le même sang divin coulait dans leurs doubles veines ; tous deux fils de notre père, mais non point hélas malheureusement de notre pauvre mère. Le blond Apollon était naturellement le fils de la blonde Latone aux bras blancs, fille de Kronos. Le rouge Bacchos était fils de Sémélè la foudroyée. Ce fut une grande querelle, vous le savez, un débat qui partagea tout le monde antique. Un (bien) plus grand débat,

vous pouvez m'en croire, croyez-en l'histoire, que le débat des dreyfusiens et de *l'Action française*. Un Dieu vint, qui nous mit rapidement et pour éternellement d'accord. Nous autres, les Musettes, nous étions naturellement apolliniennes. Préférentiellement. Les grandes soulographies dionysiennes ne nous épouvantaient pas seulement. Elles nous révoltaient. Je voudrais que vous les ayez pu voir, les petites sœurs. Vous ne pouvez pas vous représenter cela, aujourd'hui. Elles étaient jolies comme des amours. Aujourd'hui vous ne pouvez plus les voir ainsi, et vous ne pourrez plus éternellement jamais. Trop de littératures ont passé sur ces mémoires. Trop de littératures les ont réembarbouillées. Trop de littératures ont passé sur ces enfants. Et je ne suis plus là, elles ne sont plus petites, pour les moucher le matin, pour moucher leur petit nez apollinien. Nous autres neuf nous étions naturellement apolliniennes. C'était plus correct et plus exact, seul parfaitement correct et parfaitement exact, seul parfait, seul harmonieux. J'ai appris depuis, comme histoire, j'ai connu tous ces odieux abus, ces abominables excès des populations dionysiennes ; j'y suis bien forcée, comme histoire ; je suis bien forcée de tout savoir ; c'est mon métier. Ce n'est pas gai. Mais comme Muse, comme la première et l'aînée des Muses, fille de ma mère Mémoire, j'en ai horreur. Ces rites orgiaques, ces barbares cérémonies dionysiaques, venues de quel Orient, me donnèrent la nausée ; longtemps ; aujourd'hui encore, d'y penser, elles me donnent le frisson ; elles font des consonances et des rimes barbares, qui me crèvent encore le tympan ; des désinences dures ; des complications de syllabes bizarres. Votre Dieu vint, qui nous mit rapidement et pour éternellement d'accord. Tous les matins elles allaient à l'école chez notre oncle Apollon. Nous l'appelions notre oncle, parce que c'est plus sérieux. Je leur mettais leur manger pour midi dans

leur petit panier : un morceau de gâteau de farine de froment (parce qu'enfin elles étaient déesses et il faut tout de même respecter les rangs), (ce que vous nommez aujourd'hui du pain blanc, du pain de ménage, du pain de fantaisie) ; un carré de fromage sec, de fromage de bouc, c'est-à-dire, comme vous l'entendez, d'un fromage de chèvre très dur ; mais elles avaient de belles dents, les petites coquines ; quelquefois, pour se partager à elles toutes, un petit cuissot rôti de chevreuil, une aile de poule faisane, un petit gigot d'agneau, un menu râble de lièvre ou de lapin, une blanche et tendre épaule de chevreau, un blanc de poulet : car alors nos autels n'étaient point délaissés. Elles buvaient dans le creux de leur mains des eaux non filtrées, ni des eaux en bouteilles, rassurez-vous ; nullement de vos eaux minérales ; au long du chemin elles buvaient au creux de leurs petites mains des eaux salutaires, les eaux des ruisseaux des bois, elles se penchaient aux sources des Nymphes Hamadryades. Quand je n'étais pas là pour les conduire, elles faisaient souvent l'école buissonnière. Elles s'arrêtaient en chemin, causaient *aux* passants, bavardaient avec les nymphes des bois. Je dois dire qu'elles apprirent des passants et des nymphes des bois, qu'elles reçurent beaucoup d'enseignements que notre oncle Apollon ne pouvait décemment leur distribuer. Je suis la première à avouer qu'il y avait beaucoup de manques dans les enseignements apolliniens, et qu'il était bon, qu'il était nécessaire de les complé(men)ter par certains autres enseignements sur lesquels vous me permettrez de n'insister point. Moi je restais presque tous les jours à la maison pour aider ma pauvre mère à faire le ménage. Notre pauvre père, vous le savez, ne s'occupait presque jamais de nous. Il avait des mœurs déplorables. Ne vous étonnez pas que j'ose ainsi, moi une fille, parler ainsi de mon père. Ne vous en offensez point. Moi l'histoire

je suis forcée de tout dire et de ne pas ignorer bien des choses. Notre pauvre père n'était jamais à la maison. Notre (pauvre) mère était bien malheureuse. Faut-il le dire ? notre père courait le guilledou. Toujours quelque histoire de jupons. Et encore quand je dis de jupons, c'est plutôt par habitude. Des déguisements grotesques. Des mascarades. Une quantité de faux ménages.

La prostitution, l'adultère, l'inceste,

Le vol, l'assassinat et tout ce qu'on déteste,

C'est l'exemple qu'à suivre offrent nos immortels.

Notre pauvre mère avait bien du mal. Notre père était bien grotesque avec toutes ses bonnes fortunes, ses victoires archéologiques sur de faibles femmes, ses innombrables déguisements, pour Molière, ses faciles triomphes sur tant de femmes faciles ; et son aigle deuxième Empire ; et sa foudre en zig-zag, souvent cruelle, souvent injuste, souvent brutale, et qui se trompait. Qui savait se tromper. Tout ce qu'il avait pour lui, mon pauvre père, et il ne s'en doutait peut-être pas, ce n'était point sa force, dont il était si fier ; ce n'était point cette puissance dont il avait conçu tant d'orgueil ; il ne s'en doutait peut-être pas, tout ce qu'il a pour le sauver, mon ami, c'est qu'il était le Dieu des portes et du seuil des portes, c'est que pas un naufragé ne tendait sur la mer ses mains suppliantes, vers quelque trirème lointaine entre-aperçue au ras des flots, c'est que pas un naufragé ne tendait sur la terre ses mains suppliantes, c'est que pas une barque à une voile ne sombrait insecourue, pas un fugitif, pas un proscrit, pas un exilé, pas un *φυγάς*, pas un *exsul*, pas un misérable, pas un aveugle, Homère, Œdipe, et Priam aux pieds d'Achille, et Ulysse aux genoux de Nausicaa, pas un naufragé ne frappait au seuil d'une porte ; des frimas hyperboréens aux chaudes oasis d'Ammon, des plaines Cimmériennes et des neiges

des Cimmériens à l'antique Thèbes aux cent portes et à l'Égypte *don du Nil* ; et dans l'autre sens des colonnes d'Hercule et des plus lointaines colonies siciliennes et provençales même et de Marseille, de Massilia, de la future Marseille, de la Marseille phocéenne aux Ioniens antécédents, aux premiers philosophes, des Siciliens arithméticiens aux Ioniens physiciens, premiers physiciens et naturalistes, de Syracuse et d'Agrigente et de Messine aux premières physiques d'Éphèse et de Milet, des sages et arithméticiens Pythagoriciens aux Ioniens physiciens des éléments, des Pythagoriciens du nombre aux Ioniens élémentaires et par delà et au delà jusqu'aux barbaries persanes, jusqu'aux chaudes et molles barbaries orientales, jusqu'aux molles persanes, εις τὰς μαλακότητας, dans tout le monde grec et jusqu'au delà, jusqu'aux confins et par delà les confins mêmes, et en travers des Syrtes les plus dangereuses jusqu'aux plus profondes et aux plus courbes Trébizonde, que nous nommons Trapézonte, c'est-à-dire la ville Tabulaire, dans tout le monde hellénique et jusque dans les mondes barbares mêmes, des barbaries glaciaires aux barbaries que nous nommons équatoriales ou intertropicales, des déserts de neige aux déserts de sable, des déserts de glace aride aux déserts de sable aride, dans tout ce vaste monde grec, unique au monde, unique dans l'histoire, des déserts boréaux aux déserts africains, des déserts peuplés de glace aux déserts peuplés d'hommes noirs, des déserts glaciaux aux déserts torrides, des colonnes d'Hercule ouvrant sur quelles mers ultérieures, sur quels Océans du monde moderne jusqu'aux vallées originelles, jusqu'aux fleuves originaires d'Orient, d'où est sorti l'homme, des barbaries trop dures aux barbaries trop douces, des barbaries trop rudes aux barbaries trop molles, des barbaries *d'avant* aux barbaries *d'après*, des barbaries antérieures aux barbaries ultérieures, des

barbaries pas assez avancées aux barbaries trop avancées, des barbaries pré-antiques aux barbaries modernes, dans tout cet unique monde hellénique pas une main sur terre et sur mer ne se levait suppliante, pas un naufragé de la terre et de la mer, pas un hôte, pas un voyageur, pas un navigateur, pas un pèlerin, pas un criminel ne se présentait au seuil d'une porte sans que la majesté de mon père le revêtît d'un impérissable manteau ; et il était enveloppé de toute la majesté de mon père. Voilà ce qui le sauve, le pauvre vieux. Cela seul compte, mon pauvre ami, et lui sera peut-être compté au delà de son temps mortel, au delà même de son temps immortel : qu'il fut le ξένιος, que pas une porte ne s'ouvrait à l'étranger sans qu'il y présidât, que pas une porte ne se fermait sans que sa majesté, par un sacrilège, fût atteinte.

J'ai été malade récemment. Vous le savez : rien de l'histoire ne peut passer inaperçu ; et vous rien de ce qui concerne l'histoire ne peut vous demeurer étranger. Il ne vous est donc point resté étranger qu'il y a huit ou dix mois je fus assez sérieusement malade. Je relus *l'Iliade* et *l'Odyssée*, ces livres de ma jeunesse. Mais je les relus comme il faut les lire, à moins que de les lire dans le grec. J'ai assez bien su le grec, au temps de ma jeunesse sage. Mais je ne suis plus au temps de ma toute première jeunesse, et je ne sais même plus le grec comme sous le père Édet. J'ai pris la traduction, à défaut de ce grec. J'ai pris *l'Iliade* et *l'Odyssée* dans la traduction (française) la moins savante que j'ai pu trouver ; si pervertis que nous soyons, si corrompu que soit devenu notre temps, si arriérés, si barbares que nous soyons (re)devenus, nous modernes, et que nous nous soyons faits, il existe encore, au moins chez les bouquinistes, des traductions *qui ne sont pas* savantes ; (malade je redeviens sincère, et il faut bien que je me repose, que je me délasse, que

je me change un peu de mes exercices habituels). (Mes exercices habituels ce sont aussi les traductions savantes, et surtout les éditions savantes. Non, ce que j'en ai fait, des traductions savantes. Ça me connaît aussi, les traductions savantes. Dans la traduction la plus ancienne, la plus innocente, la plus humaine, la plus simple, la plus honnête, la moins prétentieuse, la plus universitaire, ancienne universitaire, une édition, une traduction du bon temps, où Clytemnestre fût appelée bien authentiquement Clytemnestre, Minerve, Minerve, et Ulysse, Ulysse. Une traduction qui ait été donnée le plus souvent comme prix aux distributions de prix, dans les distributions des anciens prix, dans les belles distributions solennelles en province, dans les lycées de province, dans les belles et archaïques préfectures, dans les distributions présidées par monsieur le député de cet arrondissement. J'ai nommé la traduction, l'honorable traduction P. Giguët ; Paris, Paulin, libraire-éditeur, rue de Seine, 33, 1844. Quand on a l'honneur d'être malade, et le bonheur d'avoir une maladie qui vous laisse la tête libre, (au moins provisoirement et pour le temps de sa durée propre, car après, et dans le temps dit de convalescence elle se rattrape bien, la gueuse) la jaunisse par exemple, pour prendre un exemple au hasard, la grossièrement dite et vulgairement nommée jaunisse, grossièrement grotesque, le terriblement plus *grave* et scientifique *ictère* (*grave*), qui vous laisse la tête saine, mais qui (heureusement ?) vous empêche rigoureusement de travailler, défense rigoureuse du médecin, défense rigoureuse de la nature, c'est alors, et alors seulement, qu'on est le lecteur idéal ; et c'est bien la seule fois qu'on le soit (car ce n'est pas à vous, mon ami, qu'il faut que j'apprenne que la lecture elle-même est une opération, qu'elle est une mise en œuvre, un passage à l'acte, une mise en acte, qu'elle n'est donc point indifférente,

nulle, qu'elle n'est point un zéro d'activité, une passivité pure, une table rase) ; car nous sommes tellement pressés de travail de toute(s) part(s) dans la vie ordinaire, assaillis, assiégés, bloqués des nécessités de l'existence, bourrés de travail, bourrés de scrupules, bourrés de remords, que nous ne lisons plus jamais que pour travailler ; quand nous sommes malades, et alors seulement, et seulement de ces sortes de maladies, qui laissent la tête libre et saine, et cependant forcent à garder le lit, et interdisent formellement de travailler, alors par exception, par une sorte de respect, imposé, temporairement, par une sorte de trêve, provisoirement (au lieu qu'il faudrait que ce fût essentiellement) nous redevenons momentanément ce qu'il ne faudrait jamais cesser d'être, des *lecteurs* ; des lecteurs purs, qui lisent pour lire, non pour s'instruire, non pour travailler ; de purs lecteurs, comme il faut à la tragédie et à la comédie de purs spectateurs, comme il faut à la statue de purs spectateurs, qui d'une part sachent lire et d'autre part qui veulent lire, qui enfin tout uniment lisent ; et lisent tout uniment ; des hommes qui regardent une œuvre tout uniment pour la voir et la recevoir, qui lisent une œuvre tout uniment pour la lire et la recevoir, pour s'en alimenter, pour s'en nourrir, comme d'un aliment précieux, pour s'en faire croître, pour s'en faire valoir, intérieurement, organiquement, nullement pour *travailler avec*, pour s'en faire valoir, socialement, dans le siècle ; des hommes aussi, des hommes enfin qui sachent lire, et ce que c'est que lire, c'est-à-dire que c'est *entrer dans* ; dans quoi, mon ami ; dans une œuvre, dans la lecture d'une œuvre, dans une vie, dans la contemplation d'une vie, avec amitié, avec fidélité, avec même une sorte de complaisance indispensable, non seulement avec sympathie, mais avec amour ; qu'il faut entrer comme dans la source de l'œuvre ; et littéralement collaborer avec l'auteur ; qu'il ne faut

pas recevoir l'œuvre passivement ; que *la lecture est l'acte commun, l'opération commune du lisant et du lu*, de l'œuvre et du lecteur, du livre et du lecteur, de l'auteur et du lecteur ; comme *le spectacle est l'acte commun, l'opération commune de l'œuvre dramatique et du spectateur*, de l'auteur dramatique et du spectateur ; comme *la contemplation de la statue, la représentation de la statuaire est l'acte commun, l'opération commune de l'œuvre et du spectateur*, de l'auteur statuaire et du spectateur. Une lecture bien faite, une lecture honnête, une lecture simple, enfin, une lecture bien lue est comme une fleur, comme un fruit venu d'une fleur ; (elle est comme le duvet sur la pêche, disait l'ancien) ; elle est comme un spectacle bien vu, bien regardé ; comme une statue harmonieusement vue, eurythmiquement regardée ; la représentation que nous nous donnons d'un texte est comme la représentation que l'on nous donne d'une œuvre dramatique (et aussi que nous nous donnons) ; elle est comme la représentation que l'œuvre nous donne (et que nous nous donnons aussi) d'une œuvre statuaire ; elle n'est pas moins que le vrai, que le véritable et même et surtout que le réel achèvement du texte, que le réel achèvement de l'œuvre ; comme un couronnement ; comme une grâce particulière et coronale ; comme une ombelle à l'achèvement d'une tige ; comme un fronton mis sur les colonnes du temple ; comme un fronton placé, harmonieusement posé ; comme un fronton mis, placé à l'achèvement du temple ; comme une fructification mise et poussée à point ; comme une maturation, un point de maturité, une fois posé, une fois choisi, une fois abouti ; comme un complètement ; comme un point rare, unique, singulier ; comme une singularité ; comme une réussite ; comme un point une fois obtenu, une fois réussi ; comme une atteinte ; comme une nourriture et un complément et un complètement de nourri-

ture ; comme une sorte de complètement d'alimentation et ensemble d'opération. *La simple lecture est l'acte commun, l'opération commune du lisant et du lu, de l'auteur et du lecteur, de l'œuvre et du lecteur, du texte et du lecteur.* Elle est une mise en œuvre, un achèvement de l'opération, une mise à point de l'œuvre, une sanction singulière, une sanction de réalité, de réalisation, une plénitude faite, un accomplissement, un emplissement ; c'est une œuvre qui (enfin) emplit sa destinée. Elle est ainsi littéralement une coopération, une collaboration intime, intérieure ; singulière, suprême ; une responsabilité ainsi engagée aussi, une haute, une suprême et singulière, une déconcertante responsabilité. C'est une destinée merveilleuse, et presque effrayante, que tant de grandes œuvres, tant d'œuvres de grands hommes et de si grands hommes puissent recevoir encore un accomplissement, un achèvement, un couronnement de nous, mon pauvre ami, de notre lecture. Quelle effrayante responsabilité, pour nous. (Et aussi, en un sens, quelle responsabilité pour l'auteur, pour les auteurs, pour ce petit peuple d'auteurs qui forcent ainsi, qui entraînent, qui induisent à la collaboration, ultérieure, à la coopération, temporellement indéfinie, ce grand peuple des lecteurs, au moins ce peuple plus grand, si grand jadis, dont aujourd'hui le nombre diminue tous les jours). C'est ici un jeu cruel du sort, comme on disait, nous dirons un des jeux les plus cruels de la destination temporelle, et qui lui ressemble tout à fait, qui est tout à fait dans son genre et de sa sorte, que nul auteur n'ait temporellement jamais le droit de fermer sa porte, que nulle œuvre ne soit éternellement temporellement jamais close dans aucun atelier ; c'est un des mystères les plus inquiétants peut-être de la destination temporelle, un des plus pleins, des plus bourrés d'inquiétude, que nulle œuvre, si achevée soit-elle, et qu'elle nous pa-

CHARLES PÉGUY

Clio

Charles Péguy (1873-1914) a probablement écrit *Clio* dès 1909 et l'a repris en 1912, mais ce traité en forme de dialogue n'a paru qu'après sa mort, en 1917. Il donne la parole à la muse de l'Histoire, peinte comme une incarnation dérisoire des méthodes historiques modernes. La réflexion de Péguy, à partir du thème du vieillissement, se concentre ensuite sur la création littéraire et artistique, des poèmes homériques aux *Nymphéas* de Monet, des *Châtiments* de Hugo à Beaumarchais. Enfin on revient sur l'affaire Dreyfus, pour laquelle Péguy s'était tant passionné et qui est devenue désormais de l'Histoire. Et cela entraîne Clio à se pencher, avec une grande tristesse, sur le destin de Péguy lui-même, comme si elle avait la prescience de sa fin prochaine.

nrf



9 782070 249756



32-I A 24975 ISBN 2-07-024975-1

Extrait de la publication